



Delphine Dulong, Erik Neveu et Christine Guionnet (dir.)

**Boys don't cry!**  
**Les coûts de la domination masculine**

Presses universitaires de Rennes

---

## Des « gays » très « hétéros » ou comment développer une identité masculine homosexuelle quand on a grandi à la campagne

Alexis Annes

---

DOI : 10.4000/books.pur.67149  
Éditeur : Presses universitaires de Rennes  
Lieu d'édition : Rennes  
Année d'édition : 2012  
Date de mise en ligne : 3 juillet 2019  
Collection : Le sens social  
EAN électronique : 9782753563018



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

ANNES, Alexis. *Des « gays » très « hétéros » ou comment développer une identité masculine homosexuelle quand on a grandi à la campagne* In : *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012 (généré le 16 novembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/67149>>. ISBN : 9782753563018. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.67149>.

---

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Alexis ANNES

## DES « GAYS » TRÈS « HÉTÉROS » OU COMMENT DÉVELOPPER UNE IDENTITÉ MASCULINE HOMOSEXUELLE QUAND ON A GRANDI À LA CAMPAGNE

En juillet 2007, avant de démarrer la phase d'entretiens nécessaire à la réalisation de mon travail de recherche sur l'homosexualité masculine rurale, je me suis rendu à une rencontre organisée par une association « Gay et Lesbienne » d'une petite ville du Sud-Ouest de la France. Chaque vendredi soir, des hommes *gays* se rencontrent, discutent et se détendent après leur semaine de travail. Je me suis rendu à l'une de ces rencontres hebdomadaires pour me présenter et parler de mon projet de recherche afin de recruter des participants potentiels acceptant de partager leur parcours de vie. À mon arrivée, le responsable de l'association m'a demandé d'attendre l'arrivée de tous les membres du groupe avant de donner plus d'informations sur mon travail. Je me suis donc assis et j'ai commencé à discuter avec le jeune homme qui se trouvait à côté de moi qui participait pour la première fois à une de ces rencontres. Alors que nous parlions, d'autres hommes arrivaient, s'asseyaient et entamaient des discussions. Si au départ plusieurs groupes se sont formés avec des conversations distinctes, peu à peu un thème devint le centre de toutes les attentions : la masculinité en général et l'apparence masculine, en particulier<sup>1</sup>.

Un groupe de trois hommes, dans la quarantaine, avait commencé à discuter de leur apparence masculine. Ils en étaient arrivés à la conclusion qu'ils avaient l'air aussi masculin que n'importe quel homme hétérosexuel, et que s'ils marchaient dans la rue, personne ne serait capable de dire s'ils étaient homosexuels. Tous les autres hommes présents dans la salle ont commencé à s'intéresser à leur conversation et j'en fis de même. Étant parvenus à une conclusion sur leur propre masculinité, les trois hommes décidèrent d'évaluer

---

1. Par « masculinité », nous faisons référence à une identité de genre évolutive, socialement, culturellement et historiquement construite et liée à des rapports sociaux de sexe. Par « apparence typiquement masculine » ou « apparence virile » (employée plus loin dans l'argumentation), nous ferons référence à une incarnation de la masculinité hégémonique de nos sociétés occidentales.

celle des autres hommes présents dans la salle. Nous étions tous assis de manière à former un cercle plus ou moins régulier, et un par un chacun fut soumis au jugement de ces trois hommes. Rapidement, l'ensemble des participants décida de donner leur avis. Quand mon tour vint d'être « évalué », tous les autres hommes avant moi (environ une dizaine) avaient été « jugés » masculins et comme pouvant « passer » pour des hommes hétérosexuels. À ce moment-là, je fus un peu inquiet à l'idée de ne pas être collégialement perçu comme masculin, non pas que je m'efforce au quotidien d'apparaître comme tel, mais parce que je ne voulais pas être le seul de l'assemblée à être perçu comme « non masculin ». Il m'était en fait apparu évident que pour ces hommes, être masculin et avoir l'air d'un homme hétérosexuel étaient des caractéristiques non seulement convenables, mais également souhaitables. Au contraire, être efféminé était franchement dénigré. De façon intéressée, je voulais me sentir accepté par les membres de l'association, puisque j'avais besoin de leur aide pour mener à bien mon projet de recherche. Je fus « jugé » masculin, l'air hétéro, et classé dans la catégorie de l'étudiant « classique ». Cependant le jeune homme assis à côté de moi, qui, comme moi, assistait à sa première rencontre et ne connaissait personne, fut « jugé » ostensiblement efféminé. Les autres hommes présents conclurent que s'ils l'avaient croisé dans la rue, ils auraient, sans aucun doute, tout de suite su qu'il était homosexuel.

Clairement, ne pas être identifié comme homosexuel (ce qui revenait pour ces hommes à être efféminé) mais au contraire paraître masculin, comme apparemment n'importe quel autre homme dans la rue, était au centre de leurs préoccupations. Plus encore, être considéré comme « typiquement » masculin constituait une source de fierté pour eux. Après cette rencontre, je pris note de ce qui venait de se passer, mais à ce stade de ma recherche, je n'étais pas encore certain que ce serait un thème majeur qui ressortirait de mes entretiens. Quelques mois plus tard, après avoir réalisé un ensemble d'entretiens en France et aux États-Unis, il devint évident qu'incarner une masculinité « conventionnelle » était crucial pour les participants à ce travail de recherche. Qu'ils le revendiquent ou non, ils s'efforçaient au quotidien de correspondre à un modèle de masculinité correspondant à l'image de l'homme idéal de nos sociétés occidentales telle que l'a décrite Connell et avant lui Goffman : non seulement blanc, de classe moyenne, sain de corps mais surtout viril. Ayant grandi dans les campagnes françaises et étasuniennes, il semblerait que ces hommes aient dû faire face à des pratiques et des représentations masculines normatives ayant influencé leur processus de construction identitaire et transparaissant aujourd'hui encore dans leurs discours.

Dans ce contexte, notre contribution propose une réflexion sur les coûts de la masculinité pour les hommes homosexuels ayant grandi dans les campagnes du Sud-Ouest de la France et du Midwest américain. Nous nous demanderons plus particulièrement en quoi grandir dans ces espaces et y développer une

identité homosexuelle peut être difficile à vivre pour ces hommes. En partant de l'idée selon laquelle les identités dépendent de leur contexte de définition<sup>2</sup>, nous montrerons comment, après avoir grandi au sein de cultures rurales hétéro-normatives, ces hommes semblent poussés à adopter un discours homogène et hétérocentré sur l'homosexualité, caractérisé par une vision normée du masculin et du féminin. Nous discuterons comment l'adoption de ce discours peut être comprise comme un moyen d'atténuer les coûts liés au non-respect de la norme hétérosexuelle qui pèse si fortement sur la définition de la masculinité à l'homosexuel se différenciant fortement des homosexuels efféminés et en insistant sur leurs ressemblances avec les hommes hétérosexuels, les participants semblent répondre à l'idée normée que la communauté se fait d'un homme. De ce fait, ils évitent la stigmatisation, et, au contraire, semblent favoriser leur intégration. Cette communication permet également d'explorer comment la notion de coût de la masculinité peut s'exercer différemment en fonction de la sexualité et de l'origine géographique de ceux qui la subissent. De même, elle souligne, qu'afin de minimiser, voir de retourner ces coûts à leur avantage, certains hommes peuvent mettre en place certaines stratégies. Finalement, elle permet de porter un regard nouveau sur l'homosexualité en tant que phénomène social contemporain, et de montrer comment elle s'articule avec le genre masculin et l'origine rurale des participants à cette étude.

### SAISIR LA SUBJECTIVITÉ DES PARTICIPANTS

Comment aborder les coûts de la masculinité en général et de l'homosexualité masculine en particulier, avec des hommes n'étant pas nécessairement habitués à parler ouvertement de leur identité (ou n'ayant jamais « mis en perspective » leur subjectivité profonde) ? Comme le souligne Robinson<sup>3</sup>, la construction identitaire est un processus dynamique et de toute une vie, avec des possibilités de changements et de contradictions, qui se produit au cours de pratiques quotidiennes. Ainsi, des entretiens de type « parcours de vie » ont été réalisés afin de mettre lumière la subjectivité des participants au travers de leur histoire personnelle. Comme le souligne Connell, l'intérêt de cette méthodologie est d'obtenir « des données riches sur des processus collectifs et impersonnels aussi bien que sur des subjectivités individuelles<sup>4</sup> ». En d'autres termes, elle apporte des informations approfondies sur les expériences et des identités personnelles, aussi bien qu'une compréhension des structures sociales, historiques, et culturelles les ayant façonnées.

2. Voir à ce sujet G. DUBAR, *La Crise des identités : L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses universitaires de France.

3. V. ROBINSON, *A Different Kind of Hard : Everyday Masculinities. Identity and Rock Climbing*, Oxford, Berg Publishers, 2008, p. 35.

4. R. CONNELL, *Masculinities*, St. Leonards, Allen and Unwin, 2005, p. 89.

Notre panel est constitué de 30 hommes s'identifiant comme homosexuels et ayant grandi à la campagne (quinze d'entre eux dans le Sud-Ouest de la France, quinze dans les grandes plaines du Nord des États-Unis). Ils ont entre 19 et 62 ans, sont blancs et appartiennent à la classe moyenne pour la plupart, certains appartenant à la classe ouvrière. Ils sont tous impliqués, au moins occasionnellement, dans des associations gays et lesbiennes. Ils ont été contactés par le biais de ces associations. Les entretiens semi-directifs se sont déroulés entre juin 2007 et février 2008, et ont duré environ deux heures chacun.

Le choix d'étudier les coûts de l'homosexualité masculine dans les espaces ruraux français et étasuniens s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, malgré des échelles différentes, ces espaces ruraux subissent des changements similaires et partagent des caractéristiques communes du fait de leur appartenance à des sociétés postindustrielles. Dans ces sociétés, le rural ne se réduit plus à l'agricole<sup>5</sup>, mais il est devenu un espace complexe auquel diverses représentations sociales sont associées et avec des usages variés, parfois conflictuels. Dans ces « nouveaux » espaces la diversité existe<sup>6</sup>, mais n'a pas donné lieu à des recherches sociologiques comparatives. De plus, dans les deux pays, les campagnes sont l'objet d'une image d'Épinal dans laquelle l'hétérosexualité tient une place centrale<sup>7</sup> et les autres orientations sexuelles sont exclues ou marginalisées<sup>8</sup>. Enfin, ces campagnes jouent également un rôle central dans la formation de l'identité nationale et de l'imaginaire collectif à la fois dans les contextes français<sup>9</sup> et étasuniens<sup>10</sup>. Une question sous-jacente à cette étude consiste à savoir si ces « nouveaux » espaces ruraux permettent l'expression ou l'émergence de nouvelles identités.

Des différences existent néanmoins entre les cas français et américain, en particulier en ce qui concerne la conceptualisation des questions relatives à la diversité en général et aux identités sexuelles en particulier. Aux États-Unis, la reconnaissance et l'acceptation de la diversité constituent une source majeure d'organisation sociale. Depuis les années 1960, le militantisme des groupes LGBT a conduit, sur le modèle des communautés ethniques, à la création d'une communauté gay

5. B. HERVIEU, *Les Orphelins de l'exode rural : Essai sur l'agriculture et les campagnes du XXI<sup>e</sup> siècle*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2008, p. 152.

6. P. CLOKE, « Rurality and rural otherness », P. CLOKE, T. MARSDEN et P. MOONEY (ed.), *Handbook of Rural Studies*, London, Sage Publication, 2005, p. 447-457.

7. Voir L. SAUGERES, « The Cultural Representation of the Farming Landscape : Masculinity, Power and Nature », *Journal of Rural Studies*, n° 18, p. 373-384 dans le contexte français et voir H. CAMPBELL, B. MICHAEL et M. FINNEY, *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, 2006 dans le contexte étasunien.

8. D. BELL, « Farm Boys and Wild Men : Rurality, Masculinity, and Homosexuality », *Rural Sociology*, n° 65, 2000, p. 547-561.

9. Voir notamment C.-R. AGERON et P. NORA, *Les Lieux de Mémoire* : t. 3, Paris, Gallimard, 1997, p. 4751.

10. M. BUNCE, *The Countryside Ideal : Anglo-American Images of Landscape*, New York, Routledge, 1994, p. 256.

visible et a contribué à amener les questions d'identité sexuelle dans la sphère publique. En revanche, dans le contexte culturel français, l'identité sexuelle est perçue comme relevant de la sphère privée et comme n'ayant par conséquent pas sa place dans la sphère publique<sup>11</sup>. Aux États-Unis, l'acceptation de la diversité fait entièrement partie du discours social et capitaliser sur les différences sexuelles, religieuses, ethniques et raciales est perçu comme un droit essentiel. En France, une telle approche est perçue comme conduisant à la fragmentation de l'idéal républicain et à la destruction de l'ordre social. En conséquence, capitaliser sur une quelconque différence (sexuelle, religieuse ou ethnique) est perçu comme allant à l'encontre de la définition légitime de la citoyenneté et comme menaçant l'unité de la République française<sup>12</sup>. En suivant cet argument, les homosexuels français ne doivent pas privilégier leur sexualité en tant que source identitaire par rapport à leur appartenance à la nation française<sup>13</sup>.

Au final, la présence concomitante de similitudes (des espaces ruraux hétérocentrés subissant des changements identiques) et de différences (une conceptualisation opposée de la sexualité au niveau sociétal) constitue un cadre comparatif particulièrement intéressant pour analyser la notion de coût liée à l'homosexualité masculine et rurale auprès des participants français et américains.

### MASCULINITÉ, RURALITÉ ET SEXUALITÉ : CHAMP D'ÉTUDE ÉMERGEANT

Les recherches sur l'homosexualité masculine rurale font partie du champ d'étude des masculinités ayant émergé dans les années 1970 et développées sous l'impulsion des changements sociaux et l'impact du féminisme. Selon ces travaux, les masculinités sont construites au sein d'un système d'assignations de genre, et d'idées préconçues relatives aux caractéristiques permettant de définir un homme<sup>14</sup>. Ces assignations et ces idées ordonnent et structurent à la fois les pratiques sociales et les représentations des individus; elles agissent en intersection avec d'autres structures sociales comme la classe sociale, la race, l'âge ou la sexualité. Depuis les années 1990, les théories de l'intersectionnalité ont été développées par des intellectuelles féministes reconnaissant les limites du genre comme catégorie d'analyse unique<sup>15</sup>. Cette nouvelle orientation théorique insiste sur le caractère complexe et multidimensionnel des problématiques liées au genre en opposition aux approches unidimensionnelles. Selon cette logique, les individus sont situés dans le champ

11. F. MARTEL, *The Pink and the Blacks : Homosexuals in France since 1968*, Palo Alto, Stanford Press University, 1999, p. 329.

12. M. CERVILLE et N. REES-ROBERTS, *Homo Exoticus. Race, Classe et Critique Queer*, Paris, Colin, 2010, p. 168.

13. T. ARMBRECHT, « Can One Be "Gay" and French? », *The Gay and Lesbian Review*, 2005, p. 20-22.

14. M. KIMMEL, *Changing Men : New Directions in Research on Men and Masculinity*, Newbury Park, Sage Publications, 1987, p. 320.

15. L. MCCALL, « The Complexity of Intersectionality », *Signs*, n° 30, 2005, p. 1771-1801.

du social non seulement en fonction de leur genre, mais aussi de leur classe, leur race, leur sexualité ou leur âge. Cette situation spécifique affecte, et est en retour affectée par les interactions et les pratiques sociales<sup>16</sup>.

Dans la lignée de ces analyses, des études récentes ont démontré la nécessité de prendre en compte l'espace dans une logique d'intersectionnalité, tant celui-ci joue un rôle décisif dans le façonnement des identités de genre et sexuelles des individus<sup>17</sup>. À ce propos, et discutant des identités sexuelles, Inness suggère que les subjectivités homosexuelles diverses et variées ne reposent pas seulement sur la race, la classe ou le genre, mais aussi sur l'origine géographique des individus<sup>18</sup>. De même, Andrews souligne combien celles-ci ne sont pas données, mais constituent au contraire des processus actifs générés notamment par nos pratiques et nos expériences spatialisées<sup>19</sup>. De son côté, Lobao<sup>20</sup> indique plus spécifiquement combien étudier l'intersection du genre, de la sexualité et de la ruralité semble essentiel pour comprendre les expériences, les parcours de vie des « gays ruraux ». Peu d'études ont pourtant jusqu'à présent pris en compte les conséquences de l'origine rurale – le fait d'avoir grandi à la campagne – sur la mise en place d'une subjectivité homosexuelle, y compris en France, et sur les coûts que cela peut engendrer. Notre contribution constitue un début de réponse à ce vide empirique et théorique en explorant les effets d'intersection entre les espaces ruraux et d'autres structures sociales (le genre, la sexualité, la citoyenneté) dans la construction des subjectivités des hommes gays ayant grandi à la campagne. En d'autres termes, nous nous demandons en quoi grandir à la campagne quand on est un homme ayant du désir et de l'attraction pour d'autres hommes représente un coût, c'est-à-dire peut entraîner des phénomènes d'ostracisme et de rejet, ainsi que des tensions psychiques spécifiques.

## ESPACES RURAUX, HÉTÉROSEXUALITÉ ET STIGMATISATION DE L'HOMOSEXUALITÉ

Si dans les consciences collectives, homosexualité et ruralité apparaissent souvent comme antinomiques, les études sur le sujet montrent la nécessité de

16. P. COLLINS, *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Boston, Unwin Hyman, 1990, p. 336.

17. Voir H. ANDREWS, « Tits Out for the Boys and No Back Chat : Gendered Space on Holiday », *Space and Culture*, n° 12, 2009, p. 166-183 ; S. INNESS, « Lost in Space : Queer Geography and the Politics of Location », D. CARLIN et J. DIGRAZIA (ed.), *Queer Cultures, Upper Saddle River, Pearson*, 2004, p. 254-278 ; L. JOHNSTONE et R. LONGHURST, *Space, Place, and Sex : Geographies of Sexualities*, Plymouth, Rowman and Littlefield Publishers, 2010, p. 208.

18. S. INNESS, « Lost in Space : Queer Geography and the Politics of Location », D. CARLIN et J. DIGRAZIA (ed.), *Queer Cultures, Upper Saddle River, Pearson*, 2004, p. 254-278.

19. H. ANDREWS, « Tits Out for the Boys and No Back Chat : Gendered Space on Holiday », *Space and Culture*, n° 12, 2009, p. 166-183.

20. L. LOBAO, « Gendered Places and Place-Based Gender Identities : Reflections and Refractions », H. CAMPBELL, M. BELL et M. FINNEY (ed.), *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, p. 267-276.

complexifier et de nuancer les expériences des homosexuels ayant grandi à la campagne. De récents travaux ont par exemple insisté sur le fait que certains homosexuels ont choisi d'aller vivre à la campagne et qu'ils sont capables de créer un réseau social visible et de prendre part à l'animation de la vie politique et culturelle locale<sup>21</sup>. Mais s'il peut exister des avantages à la vie à la campagne pour certains homosexuels adultes, les effets d'une enfance/adolescence passée en plein cœur du monde rural n'en demeurent pas moins centraux, et peu étudiés, d'un point de vue identitaire. Ces effets peuvent même constituer un coût pour ceux qui expriment désirs et attirance pour les personnes du même sexe qu'eux. Comme l'a montré Little dans ses travaux dans différents contextes anglo-saxons<sup>22</sup>, l'hétéronormativité demeure une caractéristique majeure des espaces ruraux dans les sociétés postindustrielles. La famille nucléaire (hétérosexuelle) y a encore une influence forte sur la socialisation des individus et les assignations traditionnelles d'identités de genre y demeurent peu contestées. C'est ainsi que, les participants à cette étude ont tous mentionné l'absence de modèles sur lesquels s'appuyer pour construire leur identité, ainsi que l'invisibilité de l'homosexualité. Dans les espaces ruraux où ils ont grandi, l'hétérosexualité était socialement construite au cours de pratiques et d'interactions quotidiennes, alors que l'homosexualité demeurait indéfinie. En conséquence, durant leur adolescence, la plupart des participants appréhendaient l'homosexualité comme quelque chose d'irréel, existant « loin de chez eux ». Pour expliquer comment il a entendu parler de l'homosexualité, Sam, un participant américain, explique :

« Au travers de films et de la télévision, et aussi beaucoup de choses à partir des blagues sur les homos. Personne ne s'est jamais directement moqué de moi, et ça me donnait l'impression que c'était quelque chose qui existait, mais quelque chose qu'on voyait seulement à la télé, quelque chose d'inventé, quelque chose qu'on trouve dans les livres, quelque chose d'irréel. »

Les éléments de culture populaire, tels les programmes télévisés ou les films, apparaissent comme une source majeure d'information pour les jeunes hommes ayant un désir profond de comprendre et donner un sens à leurs désirs et leur attirance pour les personnes du même sexe. Comme le souligne Eribon<sup>23</sup>,

21. Voir par exemple A. FORSYTH, « Out in the Valley », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 21, 1997, p. 38-62 dans le contexte étasunien ; D. SMITH et L. HOLT, « Lesbian migrants in the gentrified "valley" and "other" geographies of rural gentrification », *Journal of Rural Studies*, n° 21, 2005, p. 313-321 dans le contexte britannique ; A. GORMAN-MURRAY, G. WAITT et C. GIBSON, « A Queer Country? A case study of the politics of gay/lesbian belonging in an Australian country town », *Australian Geographer*, n° 39, 2008, p. 171-191 dans le contexte australien.
22. Voir par exemple J. LITTLE, « "Riding the rural love train": Heterosexuality and the rural community », *Sociologia Ruralis*, n° 43, 2003, p. 401-417, ou encore J. LITTLE et R. PANELLI, « "Outback" Romance? A Reading of Nature and Heterosexuality in Rural Australia », *Sociologia Ruralis*, n° 47, 2007, p. 173-186.
23. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

l'adhésion à des modèles artistiques, littéraires, cinématographiques pour se construire une identité homosexuelle peut constituer une échappatoire aux modèles familiaux et sociaux largement soumis à l'ordre hétérosexuel. Cependant, le discours relégué par ces modèles (du moins ceux auxquels les participants avaient accès en grandissant à la campagne), ne semble pas les avoir aidés à accepter ces désirs. Au contraire, il aurait contribué à renforcer leur confusion, dans la mesure où ils ne se reconnaissaient pas dans ce discours qui ne correspondait pas à l'image de la masculinité véhiculée dans les campagnes françaises et étasuniennes. Dans *Country Boys : Masculinity and Rural Life*<sup>24</sup>, Campbell, Bell et Finney expliquent que, dans les espaces ruraux, l'omniprésence d'une forme conventionnelle et hétérocentrée de masculinité impose à chaque homme d'apparaître comme étant masculin et conduit à la réprobation de toute déviance par rapport à cette norme. Dans les travaux de Fellows et de Loffreda, certains homosexuels interrogés et ayant grandi à la campagne mentionnent leur difficulté à faire face au stéréotype de l'homosexuel comme étant un homme efféminé – figure réprouvée par la communauté<sup>25</sup>. Faisant écho à ces travaux, tous les participants à notre étude, français et américains, mentionnent les mêmes difficultés. De même, ils expliquent leur trouble à n'avoir été confrontés qu'à des messages culturels associant systématiquement homosexualité et efféminement. Aucun d'entre eux ne se reconnaissait (ou ne voulait se reconnaître) dans ce trait de caractère. Par exemple, Tyler, un américain d'une trentaine d'années, explique :

« Je pense que quand j'étais enfant, je n'entendais parler que des aspects négatifs, les gens pensaient que ce genre de chose n'arrivait que dans les grandes villes, et si je voyais des représentations dans les films ou à la télévision, des *drag-queens* ou des mecs portant des habits roses hyper moulants, ça n'était vraiment pas attrayant pour moi. Je me disais : "Ce n'est pas moi, je ne veux pas de ça, alors comment ça se fait que je sois homo ?..." Jusqu'à ce que je réalise que ce n'était qu'une fraction stéréotypée, que c'était un groupe minoritaire qui n'existe pas tant que ça à la campagne. »

Yannick, un jeune français de 28 ans, décrit également ce trouble, quand il s'est trouvé confronté à ces images, non seulement il ne s'y reconnaissait pas mais celles-ci étaient décriées par son entourage :

« J'ai appris ce qu'était l'homosexualité par la télévision, c'était vraiment ma fenêtre sur le reste du monde, avec les *gay prides*, ce genre de truc. En fait, j'ai découvert ce qu'était l'homosexualité au travers des défilés des *gay prides* qu'on

24. H. CAMPBELL, B. MICHAEL et M. FINNEY, *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, 2006.

25. Voir par exemple W. FELLOWS, *Farm Boys : Lives of Gay Men from the Rural Midwest*, Madison, University Of Wisconsin Press, 1996, ou encore B. LOFFREDA, *Losing Matt Shepard : Life and Politics in the Aftermath of Anti-Gay Murder*, Columbia New York, University Press, 2000.

peut voir à la télé. C'était toujours un grand moment chez moi... ça donnait l'occasion à tout le monde d'être ouvertement homophobe. Pour moi, les *gay prides* donnaient une image négative de l'homosexualité. [Ce que je ressentais] est compliqué. Je pouvais m'identifier avec le truc en général, mais les images qu'ils montraient, seulement des hommes déguisés en femme, et ces images ne reflétaient pas qui j'étais. Du coup, si vous voulez, je pouvais m'identifier avec le contexte, mais pas à la façon dont c'était montré. C'était compliqué parce que je me disais que j'étais peut-être *gay*, mais en même temps je me disais que peut-être je ne l'étais pas, puisque je ne m'habillais pas comme une fille. »

Ce type de représentations renvoie au discours dominant, existant à la fois dans les sociétés françaises et américaines, à propos de l'homosexualité masculine. Comme le suggère Didier Eribon<sup>26</sup>, tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, en France comme aux États-Unis, les homosexuels ont été constamment caricaturés dans les discours homophobes et les représentations culturelles comme étant efféminés. La figure de « la folle » était alors centrale à ce système de représentations, elle « est présentée, explique Le Talec, comme une figure imposée : l'homosexuel masculin est forcément vu, décrit avec des traits, des caractéristiques et des indices de la "féminité", que l'on cherche si nécessaire<sup>27</sup> ». Chez les participants, cette représentation constante des homosexuels renforce leur positionnement en tant qu'« autre », c'est-à-dire comme celui ne faisant pas partie de la communauté<sup>28</sup>. L'acceptation de leurs désirs et attirances pour les personnes du même sexe, ainsi que le fait de s'envisager comme pouvant être homosexuel, apporte ainsi de nouveaux challenges. L'analogie entre « être homosexuel » et « être efféminé » présente dans leur entourage et dans les représentations culturelles ne leur facilite pas la tâche. En effet, cette figure semble s'imposer à eux, leur assignant une place « infériorisée » dans l'ordre social et sexuel et les poussant à s'éloigner de cette image.

#### **INADÉQUATION ENTRE IDENTITÉ DE GENRE ET SEXE BIOLOGIQUE COMME SOURCE DE DISCRIMINATION**

Cette prise de distance semble avoir été renforcée par une certaine pression à suivre les assignations traditionnelles du genre lors des pratiques quotidiennes des participants. Selon ces assignations, un garçon doit ressentir du désir pour une fille, faire du sport, et surtout ne pas se comporter de façon féminine. Pour un jeune garçon, se comporter de façon féminine, revient à être ostracisé et rejeté par ses pairs. Par exemple Nathan, un américain d'une trentaine d'années,

26. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

27. J. Y. LE TALEC, *Folles de France : Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2010, p. 25.

28. J. IGLESIAS-URQUIZAR, *Man or Mouse ? : Representations of Masculinity in American Television and Film, 1998-2008*, M. A. Thesis, South Dakota State University, Department of English, 2009.

ancien « *high school jock*<sup>29</sup> », (d'après ses propres termes), pense que le fait d'avoir grandi en milieu rural, dans une exploitation agricole, peut expliquer son comportement typiquement masculin. Il explique :

« Peut-être ça vient du fait de grandir à la campagne, si tu es homo, tu te comportes comme un mec, tu te balades pas avec un sac à main. Si tu vas à l'école, s'il y a quelqu'un qui est une vraie folle, flamboyant, il n'aurait pas... surtout dans un petit lycée comme le mien où dans ma classe nous n'étions que 28, tu n'aurais pas vraiment d'amis. Mais tu sais, offre-moi quelques bières et joue *It's Raining Men* et je ferai la folle ! »

Plus tard dans l'entretien, il va même plus loin en essayant d'expliquer ce sentiment :

« Je ne me sens pas attiré par les mecs vraiment féminins comme ceux qui portent les habits exubérants, et, si vous leur mettez une robe, elle leur irait pile-poil. Je veux plus que ça... je veux dire que je suis attiré plus par un mec, pas un mec féminin. Il y a des mecs attirés par les mecs efféminés, pas moi. Peut-être que ça vient de grandir à la campagne, dans une ferme, vous savez, si vous êtes un mec, vous vous comportez comme un mec. Vous vous baladez pas en portant un sac à main. »

Pour lui, avoir grandi au sein d'une exploitation agricole dans les Grandes Plaines du Nord des États-Unis, peut expliquer son attirance pour les hommes virils et également son comportement typiquement masculin. En France, au lycée, la majorité des participants a connu des adolescents perçus comme efféminés et donc identifiés comme gays. Ces adolescents étaient moqués et ostracisés par leurs pairs. Dès lors, les participants français ont pris conscience des coûts, ou conséquences négatives, auxquelles un individu pouvait être confronté si son identité de genre ne correspondait pas à son sexe biologique. Jean-Pierre, un homme de 38 ans, se souvient d'un camarade de classe qui était l'objet des commentaires péjoratifs de la part des autres lycéens :

« À ce moment, je n'acceptais pas encore ce que j'étais, et parce que dans ma classe il y avait un autre gars qui était homo... Il était très efféminé, du coup, je crois que ma difficulté d'accepter ma sexualité venait du rejet que j'avais pour... pour l'apparence féminine de ce gars, de ce type. »

Guillaume, un jeune homme d'une vingtaine d'années, a également mentionné un tel cas :

« Je me souviens de ce mec, parce qu'il était efféminé, parce qu'il était homo, il n'était pas accepté par les autres, du coup, forcément, ça m'encourageait

---

29. Aux États-Unis, le terme « *jock* » fait référence à un étudiant masculin athlète, archétype de la masculinité.

pas trop à dire que j'étais homo. Il se faisait appeler "le pédé", "la fille", toutes les insultes classiques qu'on entend à propos des homos. »

Ainsi, pour Jean-Pierre et Guillaume, se conformer à une norme hégémonique de masculinité et éviter tout geste perçu non conforme à leur identité de sexe leur permettait de ne pas être rejetés par le groupe des pairs. Quand Thierry, un étudiant ayant récemment fait son *coming-out* auprès de sa famille, répond à la question de savoir s'il a déjà eu une relation avec quelqu'un d'efféminé, il répond :

« Oui, ça m'est déjà arrivé. Je sais pas... je sais pas si on peut parler de degrés, parce que... je sais pas. Mais au point de ramener chez mes parents quelqu'un d'efféminé... si je suis amoureux, peut-être, mais je crois que ça me gênerait, mais je le ferais certainement. Ça me gênerait parce que ce serait quelqu'un qui serait stigmatisé à cause de sa sexualité et les gens ne le verraient qu'au travers de ça. »

Clairement ici, être efféminé signifie également être automatiquement identifié et reconnu par les autres en tant qu'individu homosexuel et être éventuellement rejeté. Cela signifie également être uniquement perçu au prisme de sa sexualité. Être efféminé reviendrait à afficher sa sexualité dans la sphère publique et à ne pas s'en sentir coupable (sentiments qu'il faudrait éprouver lorsqu'on perturbe consciemment l'ordre « naturel » établi). En conséquence, il est intéressant de noter que l'ensemble des participants développe des sentiments négatifs envers cette « figure » de l'homosexualité. Par exemple, en parlant de sa vision des « folles », Michel, un agriculteur de 50 ans, explique :

« Une folle, c'est quelqu'un de très maniéré, je sais pas comment te dire... c'est quelqu'un de très maniéré, qui crie, qui fait la folle, quoi ! Personnellement, je ne le fais pas. Je connais quelques mecs qui sont vraiment efféminés mais personnellement, moi je n'ai pas atteint ce stade. Je suis masculin et je ne souhaiterais pas être efféminé. Si un mec est efféminé, je ne le drague pas, je ne l'aime pas. »

La perception qu'a Michel des folles est tout à fait identique à celle des autres participants français qui insiste pour s'en dissocier. De même que les participants français, les participants américains ont tendance à être plus attirés par les hommes virils, ceux ne présentant pas de traits perçus comme féminins, comme l'explique John, un homme d'une cinquantaine d'années :

« Les *drag-queens* m'amusaient, mais je n'avais aucune inclination à m'habiller comme eux et je n'étais pas attiré par les *drag-queens* ou les mecs super-efféminés dans les bars. Je voulais un homme, je voulais quelqu'un avec des poils... des ampoules... des habits sales, même qui sentait mauvais. »

Répondant à une question relative au type d'hommes susceptibles de les attirer, Jordan, un jeune homme d'environ 25 ans, utilise un personnage du film *Another Gay Movie* pour illustrer sa réponse :

« Vous savez le gars dont la mère joue aussi le rôle de la mère dans *Queer as Folk*? Ce gars qui a toutes ces tenues... ce type de gars, pas que je veuille faire dans les stéréotypes ou quoi que ce soit, mais... je sais pas. Je ne me sens pas attiré par un gars qui porterait un boa en plume ou qui porterait un gros triangle rose sur son t-shirt ou qui serait extrêmement efféminé. J'aime les mecs qui sont des mecs, qui sont masculins. Si j'en voulais un d'extrêmement féminin, je sortirais avec une femme. »

Jordan explique qu'il n'est pas attiré par les hommes efféminés car il n'est pas attiré par les femmes. Pour lui, comme pour la majorité des interviewés, les hommes masculins sont perçus comme étant « normaux » alors que les hommes efféminés sont perçus comme étant « anormaux ». Tyler illustre cette idée lorsqu'il décrit son petit ami :

« Il est... il est très normal. Il n'est pas efféminé du tout. Il porte des t-shirts et des shorts comme tous les autres étudiants du coin, certaines de ses manières et de ses intonations de voix sont parfois un peu *gay*, mais ses intérêts sont similaires aux miens. On est tous les deux intéressés par l'art, la musique, les langues, pas tant que ça par... en fait, si, il se débrouillerait bien mieux que moi pour regarder un match de foot ! »

Tyler considère son petit ami, Sam, comme un jeune homme « très normal » ayant l'air de l'étudiant typique, malgré quelques manières et intonations de voix. Sa description de ce qui constitue un homme « normal » suit l'image classique de l'homme hétérosexuel américain, comme l'a décrit Susan Bordo<sup>30</sup>, c'est-à-dire portant des shorts et des t-shirts, donc ne faisant pas particulièrement attention à son apparence, et qui aime regarder des matchs de football.

Ainsi tous les participants à cette étude ont tendance à se présenter comme des hommes typiquement masculins, c'est-à-dire virils. Pour eux, les hommes efféminés apparaissent comme déviants, leur identité de genre n'étant pas en adéquation avec leur sexe biologique. D'après ces témoignages, dans des espaces ruraux où l'homosexualité semble peu présente et quand elle l'est, systématiquement associée à l'efféminement, s'afficher en tant qu'homosexuel ou encore ne pas suivre les assignations traditionnelles du genre (être efféminé) ont des conséquences : la stigmatisation, voire le rejet. Pour des hommes exprimant du désir, de l'attraction, pour les autres hommes, grandir dans ces espaces ruraux a donc un coût, celui d'être perçu comme un individu efféminé, donc déviant, et ainsi, d'être discrédité aux yeux de la communauté.

30. S. BORDO, *The Male Body : A New Look at Men in Public and in Private*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2005, p. 368.

### AFFIRMER SA VIRILITÉ POUR RÉDUIRE LES COÛTS DE L'HOMOSEXUALITÉ MASCULINE ?

Afin d'éviter cette stigmatisation, comme suggéré plus haut, l'analyse de discours des participants met en évidence leur rejet des homosexuels efféminés et l'affirmation de leur propre virilité. Ce discours, cette présentation de soi, semblent s'apparenter aux stratégies de type « *butching-up* » ou « *cowboying-up* » suggérées par Bell<sup>31</sup>. Dans une des analyses pionnières sur l'homosexualité rurale, il explique que certains homosexuels ruraux mettent en avant et accentuent des traits hypermasculins dans leur comportement afin de ne pas être ostracisés et d'entrer dans la norme. Cette stratégie peut correspondre à ce que Goffman<sup>32</sup> a décrit comme une tentative de « correction du stigmate social », ici l'homosexualité masculine. Les homosexuels ayant grandi à la campagne chercheraient donc à dissimuler certaines informations ayant une connotation particulièrement négative (être un homme efféminé par exemple), afin de n'être, ni stigmatisés, ni rejetés par le reste de la communauté, et donc de limiter les coûts de l'homosexualité masculine. Ainsi, rejeter les homosexuels efféminés tout en se présentant comme quelqu'un de viril serait un moyen de rentrer dans ce qu'ils perçoivent comme la normalité. En effet, tous les participants semblent vouloir montrer aux « autres » qu'ils sont des personnes « normales ». Comme l'explique un participant américain, ils ne « portent pas des vêtements roses et moulants, et ne se cachent pas dans la pénombre des contre-allées pour avoir de brefs rapports sexuels » ; ou encore, précise un autre participant, ce sont des individus pouvant « avoir une vraie vie » en étant engagé dans une relation à long terme et en ayant des enfants. En étant masculins et non pas efféminés, ils limitent leur éloignement de la matrice hétérosexuelle et du reste de la société. Comme l'ont souligné des travaux précédents<sup>33</sup>, les homosexuels masculins et virils gardent les attributs de la normalité, car la correspondance entre sexe et genre reste conforme aux règles sociales. Dès lors, l'homosexualité des participants, qui n'est pas *a priori* visible, constitue un discrédit qui n'est plus que potentiel. Comme tous les participants à cette étude le revendiquent, en tant qu'homme, ils ne se sentent pas différents des autres hommes vivant en milieu rural, si ce n'est par leur identité sexuelle. En étant « typiquement masculins », ils remettent un pied dans la matrice hétérosexuelle (donc de la normalité) qu'ils avaient quittée en raison de leur homosexualité. Dès lors, celle-ci ne les « trahit » plus, ce qu'ils sont fiers de rappeler (l'épisode décrit au début de cette communication le montre très bien). Dès lors, affirmer sa propre masculinité serait un moyen de réduire les coûts de

31. D. BELL, « Farm Boys and Wild Men : Rurality, Masculinity, and Homosexuality », *Rural Sociology*, n° 65, 2000, p. 547-561.

32. E. GOFFMAN, *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1969, p. 168.

33. G. CHAUNCEY, *Gay New York : Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World 1890-1940*, London, Flamingo, 1994, p. 496.

l'homosexualité masculine et deviendrait un bénéfice qui leur permettrait d'être mieux acceptés par la société dominante (hétérosexuelle).

Le rejet pour les homosexuels efféminés et l'affirmation de la virilité n'est pas sans rappeler la notion de « colorism » qui rend compte des préjugés exprimés par les Noirs américains à peau claire envers ceux à peau plus foncée. Depuis l'époque de l'esclavage déjà, les Noirs à peau claire – ceux se rapprochant le plus de la couleur de peau de la classe dominante blanche – bénéficiaient d'un traitement de faveur, et la couleur de peau fut associée à certains avantages sociaux<sup>34</sup>. Ces traitements différentiels ont parfois entraîné un ressentiment entre ces deux populations, les Noirs à peau plus claire ayant tendance à faire plus d'études, à avoir des postes plus prestigieux et des salaires plus élevés que les Noirs à peau foncée<sup>35</sup>. Ce phénomène de « colorism » n'est pas unique aux Noirs américains, mais se retrouve également chez les populations hispaniques, asiatiques et indiennes. Encore une fois, les individus à peau claire – donc ceux se rapprochant le plus de la classe dominante blanche – ont plus d'avantages sociaux que ceux à peau plus foncée créant un ressentiment ainsi qu'un désir de se « blanchir » afin de bénéficier de ces avantages. De la même façon, pour les homosexuels, paraître viril et se conformer à une norme hégémonique semblent être un moyen de rentrer dans la norme hétérosexuelle dominante au sein de laquelle sexe et genre se confondent et de bénéficier de certains avantages sociaux (ou du moins, de ne pas subir une discrimination au quotidien). Par exemple, Ken, un américain d'une soixantaine d'années explique :

« Quand j'ai voulu créer une association LGBT ici, à [nom de la ville], le fait d'être quelqu'un de plutôt masculin m'a aidé. Je ne correspondais pas à l'image typique que les gens d'ici se faisaient d'un homosexuel. À leurs yeux, j'avais l'air normal. Quand j'ai commencé à faire de la prévention dans les lycées de la région, je crois que ça m'a ouvert des portes. J'étais un bon modèle pour les jeunes. »

Avoir une apparence virile lui a permis d'être mieux accepté par sa communauté. De même Yannick, un français mentionné plus haut explique que son apparence non féminine lui a permis de ne pas être rejeté par sa famille et par les habitants de son village natal :

« Dans ma famille, ça n'a pas posé de problème, d'autant plus que je n'étais pas efféminé. Je crois que ça les aurait plus embêtés si j'avais été efféminé, ils auraient eu plus de mal à m'accepter. C'est pareil dans mon village, tout le

34. L. O. GRAHAM, *Our Kind of People : Inside America's black upper class*, New York, Harper Collins, 1999.

35. Voir par exemple les travaux de M. E. HILL, « Color differences in the socioeconomic status of African American men : Results from a longitudinal study », *Social Forces*, n° 78, 2000, p. 1437-1460, ou de V. M. KEITH et C. HERRING, « Skin tone and stratification in the black community », *American Journal of Sociology*, n° 97, 1991, p. 760-778.

monde le sait, mais je ne me suis jamais fait insulter ou quoi que ce soit du genre. Par contre, si j'avais été hypermaniéré, si j'avais été le stéréotype de l'homo, ça n'aurait pas été la même chose. »

Aucune étude comparant de façon objective le degré de discrimination des homosexuels efféminés et des homosexuels ayant une apparence plus virile n'a pu être répertoriée. Néanmoins, certaines études anglo-saxonnes confirment que durant l'adolescence les garçons montrant des caractéristiques féminines sont souvent rejetés par leurs pairs masculins<sup>36</sup>. Ces études confirment les expériences vécues ou observées des participants français et américains mentionnées plus haut et appuient l'idée selon laquelle affirmer sa « non-féminité » serait un moyen de se faire mieux accepter par la classe dominante. De même, les citations précédentes semblent montrer que cette présentation de soi distinctive, cette affirmation de sa « normalité » en ce qui concerne l'adéquation entre identité de genre et sexe biologique, est source de satisfaction pour les individus concernés. Dès lors qu'ils se sentent acceptés par leur entourage, les coûts de l'homosexualité leur apparaissent plus supportables.

#### **AFFIRMER LE CARACTÈRE NATUREL DE SA SEXUALITÉ POUR LA LÉGITIMER (ET NE PAS LA QUESTIONNER)**

Ce discours de rejet de l'efféminement et de l'affirmation de la virilité s'accompagne d'un discours essentialiste sur la sexualité. Comme l'a montré David Halperin, ce type de discours, insistant sur le caractère naturel et donc immuable de l'homosexualité, existe chez un grand nombre d'homosexuels et traduit un besoin d'acceptation et d'intégration au reste de la communauté<sup>37</sup>. Tous les participants, français et américains, définissent le fait d'« être un homme gay » comme le fruit d'une attirance mentale, physique, émotionnelle et sexuelle pour les autres hommes. Tous expliquent qu'ils n'ont pas choisi leurs sentiments, désirs et attirances pour les personnes du même sexe. Pour eux, il s'agit d'un sentiment « biologique » et immuable qu'ils n'ont eu d'autre choix que d'accepter – dès lors, pourquoi devraient-ils le questionner ? Trevor, un étudiant américain ayant un peu plus de 20 ans, a dû passer par un long processus avant d'accepter son désir et son attirance pour les personnes du même sexe. Pendant longtemps, alors qu'il était encore au lycée, il rêvait littéralement de devenir hétérosexuel, car il ne pouvait concevoir une vie « normale » en tant qu'homosexuel. D'un autre côté, quand Christopher (un jeune diplômé venant de quitter l'université, ouvertement gay depuis le lycée) parle de ce que sa grand-mère pense de sa sexualité, il explique : « J'ai vécu comme quelqu'un d'ouvertement gay depuis le lycée, je pense qu'elle

36. Voir par exemple les travaux de C. J. PASCOE, « “Dude, You're a Fag”: Adolescent Masculinity and the Fag Discourse », *Sexualities*, n° 3, 2005, p. 329-346.

37. D. HALPERIN, *What do Gay Men Want ?*, Ann Arbor, University Press of Michigan, 2007, p. 184.

a compris que c'était quelque chose de parfaitement naturel. » Pour lui, il ne fait aucun doute que sa sexualité est quelque chose de naturel, qu'il n'est guère pertinent de remettre en cause. Au moment de notre entretien, il était en couple depuis un peu plus de deux ans. Analysant ce qu'il pensait de l'homosexualité, il raconte : « J'ai vraiment dû passer par tout un processus pour dire "je suis gay", j'ai également dû passer par le processus de me dire "je ne l'ai pas choisi". J'ai dû également en passer par là. J'ai dû me dire que ce n'était pas un choix, c'est établi, et on est né avec. » Cette remarque reflète le point de vue de l'ensemble des participants, français et américains, selon lequel leurs désirs et attirances pour les personnes du même sexe ne sont pas le fruit d'un choix délibéré mais une caractéristique biologique établie dès leur naissance. Présenter sa sexualité comme déterminée biologiquement, donc immuable, « naturelle », peut être interprété comme un moyen de la légitimer et donc de ne pas la questionner d'avantage. Au final, cela pourrait être interprété comme un moyen supplémentaire d'intégrer la « normalité » et d'être accepté par la communauté.

#### **SE MARIER, AVOIR DES ENFANTS, COMME MOYEN SUPPLÉMENTAIRE DE « NORMALISATION » ?**

Cette présentation de soi sur le mode de la gratification distinctive au sein d'une catégorie globalement stigmatisée ne semble pas seulement discursive et correspond également à des modes de vie. Si la polarité entre masculinité et apparence efféminée constitue un clivage important dans l'histoire de l'homosexualité dans les sociétés occidentales, il en va de même de l'opposition entre vie de couple exclusive et sexualité libre, ouverte à de multiples partenaires. Vivre en couple, établir une relation durable et exclusive, est perçu par ceux qui défendent ce mode de vie comme ce qui constitue une vie « normale »<sup>38</sup> et peut donc s'apparenter à un moyen d'entrer dans la norme hétérocentrée. Quand ils pensent à leur futur, la grande majorité de participants (plus des trois quarts) espère rencontrer quelqu'un avec qui partager leur vie de façon durable et stable, et avec qui avoir éventuellement des enfants.

Parmi les quinze participants américains, quatre d'entre eux étaient en couple au moment de l'entretien. Deux d'entre eux vivaient avec leur compagnon, les deux autres non. Avec leur ami, ils imaginent entretenir une relation durable et si possible avoir des enfants. Les onze autres participants n'étaient pas en couple au moment de l'entretien. Quatre d'entre eux étaient des étudiants et avaient moins de 25 ans. Cependant, lorsqu'ils pensent à leur futur, ces jeunes hommes souhaitent une relation durable et des enfants. Trois participants, âgés de 30 à 45 ans, recherchaient activement un compagnon avec qui ils souhaitaient s'installer et avoir une relation de couple exclusive. L'un d'entre eux explique :

38. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p. 526.

« J'espère vraiment pouvoir trouver quelqu'un avec qui je puisse passer le restant de mes jours, avec qui je puisse partager ma vie. J'adorerais avoir des enfants. J'espère pouvoir trouver cette personne et rester vivre sur mon exploitation. Si je rencontre quelqu'un que j'aime véritablement, et s'il ne voulait pas vivre avec moi sur l'exploitation, ou disons que s'il vient d'une grande ville et que je l'aime vraiment, s'il ne peut pas venir à cause de son travail, je quitterai tout ce que j'ai. Mon souhait pour moi, c'est de trouver quelqu'un avec qui partager le reste de mes jours ici, mais je dois aussi respecter ses désirs. »

Quatre des participants avaient plus de 50 ans. L'un d'entre eux, récemment divorcé de sa femme avec qui il était marié depuis près de 30 ans, pense être trop vieux pour s'engager dans une relation à long terme. Un autre n'a jamais eu de relation stable et durable. Pendant longtemps, selon ses termes, il n'assumait pas ses préférences sexuelles et n'envisageait pas une relation stable. Les deux derniers n'étaient pas à la recherche de relations de couple à long terme, bien que tous deux aient précisé que pendant longtemps il s'agissait d'un objectif majeur. Après plusieurs expériences infructueuses, ils ont arrêté de rechercher systématiquement ce compagnon. Ils se sont dit que ce type de vie ne leur correspondait peut-être pas. À ce stade de leur vie, ils n'avaient plus envie de passer par les nombreuses concessions qu'un tel type de relation demande.

Parmi les quinze participants français, seulement six n'étaient pas en couple au moment de l'entretien. Deux d'entre eux, Michel et Alain, n'étaient pas à la recherche d'une relation durable. Michel, la cinquantaine, vit sur son exploitation agricole avec ses parents. Il n'est pas ouvertement « homosexuel » et n'a pas l'intention de le devenir. Pour lui, l'homosexualité ne peut s'exprimer que dans le secret, dans des espaces homosexuels, comme des aires de rencontre, des boîtes de nuit ou des bars. Michel, tout juste 40 ans, a pendant longtemps été à la recherche d'un compagnon avec qui il pourrait avoir une relation stable, mais après plusieurs échecs, a abandonné. Il a réalisé qu'être engagé dans une relation longue ne lui correspondait pas, pas nécessairement en raison de son identité sexuelle, mais parce qu'il a compris qu'il pouvait être heureux et avoir une vie épanouie sans nécessairement être engagé dans une relation durable et avoir des enfants. Tous les autres participants étaient en couple au moment des entretiens. Par rapport à leur futur, ils espèrent passer une bonne partie de leur vie – le plus longtemps possible – avec leur compagnon. La majorité souhaite avoir des enfants mais est déçue par la législation française n'autorisant pas l'adoption pour les couples homosexuels.

Si l'aspiration au mariage ne concerne pas nécessairement une majorité des minorités sexuelles<sup>39</sup>, dans le cas de cette étude, la majorité des participants français et américains désirent se marier. Pour eux, l'institution du mariage

39. A. SULLIVAN, *Same-Sex Marriage : A Reader*, New York, Vintage Original, 1997, p. 416.

apparaît comme un levier d'intégration, un moyen de normaliser leur sexualité en la confinant à la sphère privée<sup>40</sup>.

### **STRATÉGIE DE RÉDUCTION DES COÛTS : CHOIX CALCULÉ OU CONTRAINTE INTÉRIORISÉE ?**

En rejetant l'image de l'homosexuel efféminé, en affirmant le caractère biologique de leur sexualité et en recherchant une relation durable et exclusive, les participants à cette étude semblent, comme nous l'avons déjà dit, tenter de réduire les coûts liés à l'homosexualité rurale. Bernstein a montré qu'au cours de l'histoire du mouvement *gay* et lesbien, les militants ont oscillé entre mise en avant de leurs différences ou mise en avant de leurs similarités avec le reste de la société hétérosexuelle<sup>41</sup>. Dans des contextes hostiles à leurs revendications, la stratégie de provocation et d'affirmation de la différence est choisie alors que dans des contextes plus ouverts (ou les *gays* et les lesbiennes sont plus visibles et représentés dans la sphère publique) l'autre est favorisée. Dans le contexte de notre étude, l'attitude aujourd'hui plus ouverte des sociétés françaises et étasuniennes envers les homosexuel(le)s ainsi que leur visibilité accrue jusque, par exemple, dans la sphère politique, pourraient expliquer le choix des participants à insister sur leur similarité plutôt que de mettre en avant ce qui les en éloigne.

Néanmoins, une question peut se poser : cette stratégie correspond-elle à un choix délibéré ou bien à une contrainte intériorisée ? En d'autres termes, cette réduction des coûts liés à l'homosexualité masculine est-elle voulue ou bien le résultat d'une appropriation inconsciente de la matrice hétérosexuelle dans laquelle les participants ont grandi ? En fait, pour les participants, réfléchir autour de la notion de masculinité présentait des défis importants. Lorsque ce thème n'avait pas été spontanément abordé pendant l'entretien, ils étaient interrogés directement sur leur définition de la masculinité et sur ce que signifiait pour eux le fait d'être un homme. Thierry, étudiant, exprime en premier lieu l'idée selon laquelle tous les hommes sont masculins :

Pouvez-vous définir la masculinité ?

« La masculinité ? Non, pas vraiment. Non, je ne sais pas. »

C'est quoi un homme masculin pour vous ?

« Ah, oui... enfin, non. C'est difficile d'imaginer, difficile à définir. En fait, il me semble que tous les hommes sont masculins. »

---

40. Il est intéressant toutefois de noter que le nombre de participants français en couple au moment de l'étude est supérieur au nombre de participants américains. L'échantillon réduit ne permet pas d'établir de conclusions définitives, néanmoins nous pourrions nous demander si cette observation n'est pas à corrélérer avec une pression plus grande en France d'être en couple.

41. M. BERNSTEIN, « Celebration and Suppression : The Strategic Uses of Identity by Lesbian and Gay Movements », *The American Journal of Sociology*, n° 3, 1997, p. 531-565.

Ensuite, Jean-Pierre (38 ans, ayant récemment décidé de retourner vivre à la campagne avec son compagnon) a, comme Thierry, éprouvé quelques difficultés à rendre compte de sa perception de la masculinité :

Pouvez-vous définir la masculinité ?

« Mmm... non. Non, pas vraiment. C'est un homme. C'est un homme, c'est quelqu'un de masculin. C'est pas facile pour moi... C'est pas forcément le type costaud avec une moustache, c'est... je crois que c'est être ce qu'on est, être masculin... Non, je peux pas vraiment le définir. »

Et « être un homme », ça veut dire quelque chose pour vous ?

« Être un homme... c'est difficile à définir, on est tous des hommes. C'est pas parce que quelqu'un est homosexuel que c'est pas un homme, au contraire. Être un homme, ça veut dire avoir une vie normale. »

Et un homme masculin, c'est quoi pour vous ?

« C'est quelqu'un comme vous, quelqu'un qui se fond dans la foule. C'est mon copain. C'est quelqu'un de commun. »

Ces deux extraits d'entretiens illustrent les difficultés ressenties par tous participants, français et américains, pour réfléchir au sens qu'ils accordent à la masculinité et la définir. Leur embarras est notamment lié à l'idée que la masculinité ne se questionne pas. Comme l'explique Bourdieu, « la force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer<sup>42</sup> ». Pour Thierry et Jean-Pierre, la masculinité apparaît comme une caractéristique naturelle, qui n'a pas lieu d'être interrogée. Pour eux, être un homme et être masculin sont deux choses identiques, et en conséquence tous les hommes sont masculins. En fait, « être masculin » semble revenir à « être ce que vous êtes », c'est-à-dire un homme au sens biologique. De plus, être un homme et être masculin signifie « se fondre dans la foule » autrement dit avoir l'air « normal » et suivre les assignations de genre traditionnelles. Cette intériorisation de cette vision normée du masculin et du féminin pourrait dès lors s'apparenter à ce que Bourdieu définit comme une « domination » ou « violence symbolique » exercée par l'ordre hétérosexuel sur les interviewés. Pour Bourdieu, « parler de domination ou de violence symbolique, c'est dire que, sauf révolte subversive conduisant à l'inversion des catégories de perception et d'appréciation, le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue dominant<sup>43</sup> ». Ainsi les homosexuels s'appliquent à eux-mêmes les principes dominants en portant « parfois à l'extrême l'affirmation de la virilité dans sa forme la plus commune, sans doute en réaction contre le style "efféminé",

42. P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 22.

43. *Ibid.*, p. 162.

autrefois dominant<sup>44</sup> ». Dans ce cas, le rejet des homosexuels efféminés et cette affirmation de la virilité de la part des participants à cette étude ne seraient pas nécessairement un choix calculé, mais plutôt le reflet de l'intériorisation de la norme dominante. Ainsi, nous pourrions nous interroger sur l'existence d'un autre coût pour ces individus, celui de l'intériorisation forcée des normes traditionnelles de genre, du déni de libre arbitre et de libre expression en matière de subjectivité. Dès lors, cette tendance refléterait l'impact sur la subjectivité des participants de l'ordre hétérosexuel comme fort régime de pouvoir. Celui-ci, exerçant, comme l'ont suggéré Butler<sup>45</sup> et Sedwick<sup>46</sup>, toute sa capacité à imprégner les consciences et par la suite les pratiques des individus qui y sont soumis. Le sentiment, éprouvé par les hommes interrogés, que les coûts de l'homosexualité sont plus supportables dès lors qu'ils se dissocient des homosexuels efféminés ne serait qu'une illusion. En effet, le caractère disciplinaire et coercitif de la matrice hétérosexuelle ne serait pas remis en cause, au contraire, il n'en serait que renforcé.

## CONCLUSION

Cette forte matrice hétérosexuelle ne caractérise-t-elle que les espaces ruraux français et étasuniens ? Répondre à cette question est difficile en l'état actuel des choses. Si nous nous intéressons par exemple à l'affirmation de la virilité, bien que ce phénomène paraisse central aux participants d'origine rurale de cette étude, il ne leur est pas spécifique. En effet, d'autres études ont montré que les homosexuels en général, c'est-à-dire d'origine rurale ou non, ont tendance à développer des traits de caractère hypermasculins afin de remettre en question leur statut social discrédité et de combattre l'idée qu'ils ne sont pas de vrais hommes en raison de leur orientation sexuelle<sup>47</sup>. En étant masculins, ces études montrent qu'ils ont eux aussi l'impression de se conformer aux règles sociales établies<sup>48</sup>. Ainsi, comparer les subjectivités et les expériences d'homosexuels ayant grandi en ville s'avérerait nécessaire pour conclure sur la spécificité de ces résultats aux homosexuels ruraux. En l'état actuel, notre étude présente donc certaines limites. Dans le futur, en plus du besoin de travaux comparatifs complémentaires, élargir le panel de participants serait pertinent. En effet, les participants à cette étude constituent un groupe homogène d'hommes blancs, de classe moyenne, plus ou moins impliqués dans des associations LGBT et

44. *Ibid.*, p. 162.

45. J. BUTLER, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, p. 256.

46. E. SEDGWICK, *Epistemologie du Placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 257.

47. Voir par exemple S. KIMMEL et J. MAHALIK, « Measuring masculine body ideal distress : Development of a measure », *International Journal of Men's Health*, n° 3, 2004, p. 1-10.

48. G. CHAUNCEY, *Gay New York : Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World 1890-1940*, London, Flamingo, 1994, p. 496.

utilisant leur sexualité comme source identitaire. Inclure d'autres individus, par exemple des femmes homosexuelles, des hommes homosexuels issus de minorités ethniques ainsi que des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes mais ne s'identifiant pas comme homosexuels, serait pertinent et pourrait apporter un regard plus approfondi.

Sans généraliser, nous pouvons donc seulement affirmer que cette matrice existe et a un impact important sur la vie des hommes ayant grandi en milieu rural et ayant participé à notre étude. En effet, les participants des deux nationalités (malgré des différences culturelles sur la manière d'aborder la diversité sexuelle), et de générations différentes, expliquent qu'en grandissant à la campagne, l'hétérosexualité était fortement présente dans différents espaces sociaux, que ce soit à la maison ou à l'école, où elle était socialement construite dans les pratiques quotidiennes. L'homosexualité, elle, demeurait non définie dans ces mêmes pratiques et ces mêmes espaces. De ce fait, ressentir du désir et de l'attirance pour les personnes du même sexe entraîne des sentiments de confusion, de différence et d'isolement pour les participants, qui n'ont guère disposé de modèles sur lesquels se baser pour construire leur identité.